

Généreux et magnanime lorsqu'il s'agit de permettre à des braves de montrer leur valeur, le roi Charles V, notre gracieux souverain, vous octroie la somme de deux cent mille florins pour vous faciliter le voyage. D'autre part l'Église, toujours attentive aux besoins spirituels de ses enfants, daigne, par la bouche de son premier représentant, le pape Urbain V, vous accorder l'absolution des censures que vous avez pu encourir dans ces dernières et malheureuses années, si vous entreprenez la guerre sainte contre les infidèles. Grand et noble avantage que votre foi appréciera et qui vous permettra de satisfaire à la justice divine tout en continuant d'exercer le noble métier des armes dont vous faites à juste titre vos délices. Et d'ailleurs réfléchissez à votre condition précaire. La France, épuisée par les longues guerres qu'elle vient de subir, ne vous offre plus qu'un pays dépourvu de richesse et plongé dans le malheur ; quittez au plus tôt ce royaume appauvri pour vous jeter sur l'opulente Ibérie. Le partage des immenses trésors amassés par les Sarrasins suffit pour vous enrichir tous. Les dépouilles des fils de l'Islam s'offrent à vous, les laisserez-vous saisir par d'autres ?

Mais pourquoi prolonger davantage ce discours ?... Votre clairvoyance qui sait deviner toutes les occasions favorables et votre intrépidité qui vous pousse aux actions d'éclat m'assuraient à l'avance du succès de ma mission. Oui, vous volerez à de nouveaux combats, vous cueillerez de nouveaux lauriers. Les Français restés de ce côté des monts contempleront avec orgueil cette armée d'élite composée en plus grande partie de leurs compatriotes. La patrie, fière de ses nobles enfants, vous pardonnera de grand cœur les maux que le malheur des temps vous a poussés à lui faire souffrir. La chrétienté toute entière, suivant avec un anxieux intérêt la marche irrésistible de vos phalanges, applaudira à vos triomphes. Vous serez réhabilités à la face de la France et du monde. Honneur, gloire et richesses, tels seront les fruits de cette mémorable expédition. Le succès est indubitable, vous êtes armés, forts et unis : le tyran de Castille et les pâles soldats du Prophète tremblent à votre approche, rien ne résistera à vos coups.

ALEXANDRE DAIGLE — (*Rhétorique*).

A L'OCEAN

Crois-tu, vieil Océan, parce que l'homme mêle
Quelque chant fugitif à ta plainte éternelle,
Crois-tu que nul de nous n'ait en lui tes sanglots
Et que le désespoir soit le secret des flots ?
Je le sais, Dieu t'a dit de souffrir, — et tu souffres !
Il t'a cloué, vivant, dans un cercueil de gouffres
Et c'est pourquoi ta vague, où se heurtent les morts,
Semble garder leur rôle en rejetant leurs corps !...

Oui, l'homme est bien ton frère, — et ta vie est la nôtre !
Ce que tu vas criant sans fin d'un pôle à l'autre
Et ce que Dieu répond à ton flot éperdu
Dans l'océan du cœur nous l'avons entendu !

Car l'âme a sa tempête, elle est faite d'abîmes,
Elle a contre l'écueil tes élans plus sublimes,
Et, vivant d'une fièvre impossible à guérir,
D'un mal mystérieux on la sent tressaillir !

Elle roule, en ses pleurs, toute ton amertume ;
L'orage en la tordant lui fait jeter l'écume,
Et n'y peut, en versant les eaux pures du ciel,
Ternir de l'infini le reflet éternel.
Indomptable, elle aussi, dans ses luttes sauvages,
Elle a la solitude et d'ignorés naufrages,
Et lorsqu'elle s'abat sous le vent qui la tord,
C'est pour bondir plus haut et pour gémir plus fort !...

Océan ! Océan misérable et superbe !
Qui te tords à côté du paisible brin d'herbe,
Ta gloire, ta beauté, ta loi, c'est la douleur !
Les âmes t'ont compris, et ton mal, c'est le leur :
Tu ne te plaindrais pas si tu n'étais immense...
Et s'il faut que toujours en vain ton flot s'élançe,
Que l'âme et toi, tous deux sans repos et sans fond,
Toujours vous gémissiez devant ce ciel profond,
C'est que vous aspirez à la source immortelle
Où les vents d'ici-bas un jour n'auront plus d'aile,
Où vos flots, à tous deux, au sein d'une autre mer,
Sans gouffre et sans écueil n'auront plus rien d'amer !

E. V. A.

L'Art de lire

(Suite).

On le voit, la prononciation répond parfois à nos sentiments les plus intimes. L'oubli ou l'observance de ses règles marque, comme un thermomètre, tous les degrés, toutes les nuances du sentiment de l'orateur ; sans le savoir, sans le vouloir, il reste dans la correction rigoureuse ou il en sort, selon les idées familières ou élevées, délicates ou fortes qu'il exprime. Vous entendez les personnes appartenant au meilleur monde dire dans la conversation, à propos d'un conte ridicule : oh ! *c'te* histoire, pour cette histoire ! Prononceraient-elles ainsi s'il s'agissait de quelque acte d'héroïsme ? Non. Il en est donc de la prononciation comme de la physiologie, du geste, comme du son même de la voix ; elle se conforme à la sensation de l'orateur.

Le lecteur a aussi ses immunités, mais restreintes par sa qualité même de lecteur. Il n'est qu'un interprète ; c'est la pensée de l'auteur qui en est cause, ce n'est pas la sienne ; il n'a pas pour excuse l'entraînement de la parole ; tout ce qu'il dit est dessiné, gravé ; toutes les lettres passent devant ses yeux, et lui rappellent en passant les règles que leur construction représente ; je poserai donc comme principe de lecture : il faut marquer les liaisons, prononcer les *e* muets, et quant aux doubles lettres, faire sentir celles que l'usage ne retranche pas ; car enfin, là encore, l'usage décide souvent en souverain. Il y a des consonnes condamnées ; les rétablir c'est toucher au ridicule : je ne conseillerais à personne de prononcer affranchir avec deux *f*, approcher avec deux *p*, assemblage avec deux *s*, mais je dirai toujours immersion avec deux *m*, hippodrome avec deux *p*, illégal avec deux *l* ; c'est affaire de goût, de tact, d'habitude, de la bonne compagnie ; et parfois aussi d'intelligence poétique.

Essayez donc de lire en retranchant un *m* ce vers de Corneille :

“ Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant.”